

Classe sociale

Dès le *Premier Mémoire* (1840), Proudhon associe sa dénonciation du « vol » que constitue l'appropriation capitaliste à l'analyse des classes sociales et de leurs rapports. Cette approche socio-économique des classes est donnée comme le préalable nécessaire à la compréhension des rapports sociaux bien que la définition des classes par les seuls rapports économiques soit insuffisante pour caractériser l'histoire et les traits culturels d'une classe sociale. La critique du vol capitaliste permet de comprendre « la lutte incessante » qui oppose le capital et le travail, mais une classe sociale, en fonction de sa situation et de sa pratique, tend à constituer un « type à part » ayant ses mœurs et sa morale qui évoluent au cours du temps.

La bourgeoisie. S'interrogeant sur l'histoire de la bourgeoisie, Proudhon rappelle qu'au temps de sa lutte contre la noblesse, la classe bourgeoise avait un « style », des mœurs, une littérature particulière, caractéristiques d'une classe montante et sûre d'elle-même ; mais il ajoute, en 1865, dans *De la Capacité politique des classes ouvrières*, qu'à ce moment, elle se démoralise, se décompose, et devient incapable de remplir le rôle de guide dans la société nouvelle. Ces analyses mettent fortement l'accent sur l'historicité d'une classe et sur la nécessité d'en comprendre les changements et le devenir.

La classe moyenne. La bourgeoisie ne se limite pas aux grandes fortunes et aux grandes propriétés. La classe moyenne, composée de commerçants, petits patrons, entrepreneurs, cultivateurs, se distingue, sans ambiguïté, de la grande bourgeoisie ou « féodalité industrielle et commerciale » dont le conservatisme est avéré. Avant la révolution de 1848, et pendant son déroulement, Proudhon avait, à plusieurs reprises, formulé l'espoir que cette classe moyenne pourrait se détacher de la classe dominante et rejoindre la dynamique révolutionnaire. Mais, en 1858, quand il publie *De la Justice*, il semble abandonner ces quelques espoirs et il affirme péremptoirement « ...il ne saurait y avoir de gouvernement des classes moyennes ; la raison en est dans leur mitoyenneté même, elles ont l'esprit de trafic, elles n'ont pas l'esprit de gouvernement » (*Justice*, III, 147). Mais ce jugement sans nuance n'exprime qu'un moment dans le devenir de la pensée de Proudhon dont les opinions tiennent compte des changements du contexte politique, qui favorise ou défavorise le rapprochement des classes moyennes et des classes ouvrières. En 1865, dans *De la Capacité politique des classes ouvrières*, Proudhon met en relief la situation des classes moyennes qui se trouvent rapprochées des classes ouvrières par la pression de la féodalité capitaliste. Il écrit alors « ...la centralisation politique et la féodalité capitaliste et mercantile sont alliées contre l'émancipation des travailleurs et le progrès des classes moyennes » (*Capacité*, 346). C'est dire que les classes moyennes et les classes ouvrières sont placées dans une situation comparable face à la pression de la grande bourgeoisie.

Les classes ouvrières. On peut interpréter le dernier ouvrage de Proudhon, *De la Capacité* comme l'aboutissement d'un cheminement vers une reconnaissance de la capacité politique des classes ouvrières et comme une justification de l'émancipation (inachevée) du prolétariat par lui-même. Ayant débuté par une analyse socio-économique de la propriété privée, il conclut par un appel à une politique propre aux classes ouvrières. L'usage même du pluriel pour désigner le monde ouvrier est significatif : alors que bien des contemporains usent du singulier pour désigner « le prolétariat » ou « la classe ouvrière », Proudhon maintient le pluriel qui évoque la pluralité des groupes ouvriers, la diversité des métiers et des associations ouvrières. Il appelle à l'autonomie du monde ouvrier et au soutien de la classe moyenne dans leur pluralité et leur complexité.

Deux questions essentielles se posent aux yeux de Proudhon : les classes ouvrières peuvent-elles, d'une part, accéder à une forme de « conscience de soi » et, d'autre part, peuvent-elles parvenir à une « idée », à un projet politique collectif particulier ?

Or, s'il y a bien une aspiration de la classe ouvrière à se libérer de l'emprise bourgeoise « ...comme la bourgeoisie de 89, elle aspire à devenir TOUT » (*Capacité*, 62), la condition subordonnée des ouvriers entretient leur soumission. Proudhon met en relief les contradictions de cette condition qui vont, selon les phases historiques, porter l'ouvrier à la révolte ou à la résignation. Le régime propriétaire ne place pas seulement le travailleur dans un rapport de subordination, il tend aussi à

réaliser une véritable dégradation de sa personne. La division du travail, en arrachant l'ouvrier à l'initiative de ses travaux, en détruisant le caractère synthétique de la production artisanale, condamne le producteur à la régression individuelle. Proudhon cite et retient la formule d'Alexis de Tocqueville montrant la déqualification des tâches à mesure de leur parcellisation. De plus, dans le régime propriétaire légitimé par la religion et soutenu par l'État, l'ouvrier devient l'objet d'un système qui nie son autonomie. Classé, enregistré, l'ouvrier est traité par toute la société avec un irrespect brutal et permanent.

En *De la Justice*, Proudhon assombrit ce tableau en insistant sur l'acceptation psychologique de cette dépendance et ses conséquences politiques. Selon ses analyses, le peuple est, de plus, victime de mystifications dont il se fait complice. Dénué de tout bien, il jouit en imagination de ce dont il est exclu ; il s'exalte pour sa nation, pour les gloires nationales, pour les victoires napoléoniennes, comme s'il en était l'auteur. Cette identification au maître lui fera applaudir un souverain ou un tyran, image de la force et de la possession. Alors que le bourgeois songe à ses intérêts, le plébéien s'enthousiasme pour une conquête militaire, qu'elle soit favorable ou nuisible à la nation. En religion, le peuple reste étranger à la théologie et à la spiritualité, mais il adhère à l'image du Dieu de bonté, expression de sa dépendance.

Toutefois ces indications ne sont pas dénuées d'une certaine volonté de provocation et visent à éveiller l'indignation du lecteur pour l'inciter à sortir de sa docilité. En fait, ces analyses ne concernent qu'une dimension historique de la psychologie prolétarienne, alors que la méthode proudhonienne conduit à une sociologie historique de la classe dans son devenir et ses mutations.

1789, 1830, 1848, 1864, marquent, aux yeux de Proudhon, les grandes dates qui jalonnent la transformation des classes ouvrières en une classe consciente, en classe politique. La Révolution de 1789 ne fut pas réellement provoquée par un mouvement populaire mais par les dissensions entre les classes supérieures qui s'efforcèrent d'obtenir l'appui du peuple contre l'ancien régime. Durant cette période, les manifestations populaires ne furent pas l'expression d'une conscience revendicative : alors que la bourgeoisie s'éprouvait, se posait comme classe dirigeante, le peuple ne s'affirmait pas comme puissance révolutionnaire, comme classe déshéritée, exigeant la réintégration de ses droits.

L'intervention des masses fut plus directe en 1830, mais, là encore, le mouvement voulu par la bourgeoisie, soutenu seulement par le peuple, revint immédiatement à la bourgeoisie dès que le succès fut assuré et que la participation des classes inférieures s'avéra inutile ou dangereuse.

Ainsi, lorsque Proudhon compose ses premiers ouvrages de 1840 à 1848, il n'affirme pas que les classes ouvrières, dont il prend la défense, soient entièrement en mesure de réaliser la mutation radicale des rapports sociaux annoncée dans *le Système des contradictions économiques* (1846). Les classes ouvrières ont les forces nécessaires pour opérer ce bouleversement : la réalisation de « l'Association progressive » serait en effet, une entreprise des ouvriers et des artisans eux-mêmes. Mais, à cette date, faudrait-il encore que ces classes ouvrières opèrent sur elles-mêmes une transformation pratique et idéologique. Elles ont tout à la fois à se déprendre des illusions paternalistes et communistes, à entreprendre elles-mêmes une action d'organisation, alors qu'elles ont toujours attendu leur salut des autres classes. En fait, la distance entre la théorie, que Proudhon présente alors comme l'expression de la pensée ouvrière, et sa mise en pratique, est considérable. La théorie de l'Association progressive se présente comme un plan de réformes, comme un projet, dont Proudhon reconnaît l'extrême difficulté de réalisation en raison de la passivité et de l'ignorance ouvrières.

Dans cette longue histoire, Proudhon accorde à la Révolution de 1848 une importance considérable. Pour la première fois, la question du droit au travail, de l'organisation du travail ou, en d'autres termes, la question de la subordination du capital au travail, a été posée et défendue. Cependant, au cours de ces années 1848-1849, Proudhon a été rapidement conscient des résistances bourgeoises, et averti que les événements de Février devaient plus à la décomposition d'un système incapable de résoudre ses contradictions qu'à une action cohérente de la classe ouvrière. D'où ses inquiétudes, exprimées dès le déclenchement de la crise, et ses craintes de voir échouer un mouvement qui n'était pas animé par une volonté cohérente. Non seulement les forces contre-révolutionnaires ne

furent pas brisées, pense-t-il alors, mais les chefs révolutionnaires eux-mêmes (comme Louis Blanc) manquant d'une théorie sociale, se sont égarés dans les traditions politiques et jacobines, risquant d'entraîner le peuple dans une direction qui n'est pas la sienne. L'action de Proudhon, dans cette situation, ne sera donc pas orientée seulement contre les forces conservatrices, contre les tendances modérées ou autoritaires du gouvernement provisoire, mais aussi contre certaines tendances non révolutionnaires des classes ouvrières. Simultanément, il donne à son journal (*Le Peuple*) la tâche d'être l'organe, le porte-parole du peuple, et il indique que le journal aura pour but de créer l'unité des travailleurs, unité qui n'existe que partiellement. Le journal n'aura pour tâche que d'interroger le peuple, d'observer ses manifestations et d'interpréter ses actes, dit-il dans « *Le Manifeste du Peuple* » en septembre 1848. La question posée est donc de savoir si les classes ouvrières pourront parvenir à affirmer leur projet révolutionnaire, leur *idée* ?

C'est donc avec enthousiasme que Proudhon accueillit, en février 1864, le Manifeste des Soixante dans lequel les ouvriers signataires proclamaient leur volonté de présenter des candidats ouvriers et de mener un combat social indépendant de la bourgeoisie haute ou moyenne. Cette proclamation fut alors, pour Proudhon le signe décisif d'une nouvelle conscience ouvrière.

Ce Manifeste, en effet, signé par soixante ouvriers parisiens, affirmait que les ouvriers ne pouvaient plus compter sur les représentants issus des classes supérieures pour défendre leurs intérêts et exprimer leur volonté. Le texte précisait que cette volonté était orientée, non plus vers de simples réformes politiques, mais vers l'émancipation sociale par des transformations économiques et sociales. Proudhon pouvait reconnaître dans ce Manifeste ses propres thèmes : dénonciation de la domination du capital, recherche de l'émancipation sociale des classes ouvrières, justice sociale. Il retrouvait, plus précisément, une idée qu'il ne cessait de défendre : la réalisation d'une révolution économique par l'action des ouvriers eux-mêmes et l'extension des sociétés mutualistes.

En répondant à ce Manifeste par son ouvrage : *De la Capacité politique des classes ouvrières*, Proudhon expose longuement l'importance de cet avènement, pour le prolétariat, à la conscience de classe. Il avait affirmé que, pour une classe sociale, l'accès à la capacité politique était subordonné à l'acquisition de la conscience de classe. Il revient sur ce thème avec insistance : pour agir comme un sujet politique, il faut, en premier lieu, que la classe soit consciente d'elle-même, de sa force, de sa place, de son rôle, de ses fonctions, et, dès lors des revendications qu'elle peut exprimer.

Trois conditions seraient ainsi requises pour l'avènement à la capacité politique : l'accès à la conscience de soi puis la formulation d'un projet politique, et enfin la mise en pratique de ces « *idées* ».

La première condition, l'acquisition de la conscience de soi, s'était brièvement manifestée au cours de la Révolution de 1848 : les classes ouvrières avaient alors posé leurs propres revendications : le droit au travail, la suprématie du travail sur le capital. Le Manifeste des Soixante en est une nouvelle preuve : ces ouvriers, en prétendant à des candidatures ouvrières, signifient que la classe ouvrière doit se faire représenter comme classe. En posant le principe qu'une représentation bourgeoise est incapable de défendre leurs intérêts et d'exprimer leur volonté, ils affirment que la classe ouvrière forme une unité sociale ayant son droit particulier et ils manifestent, par leur présence et leur expression, que la classe dont ils font partie est parvenue à la conscience d'elle-même. La revendication des candidatures ouvrières exprime essentiellement la volonté de se distinguer, de se séparer, en tant que classe, de la bourgeoisie. Une telle prétention ne peut que faire scandale aux yeux des classes privilégiées : on y affecte de croire que la Révolution de 89, en brisant les castes, a détruit les divisions sociales et que tous les citoyens, distincts seulement par leur profession, participent d'une même égalité. En faisant acte de séparation, les ouvriers affirment, au contraire que la société est divisée en classes et que, de plus, ces classes sont en relation d'antagonisme. Ils ne font en cela que prendre conscience d'une situation de fait puisque le propre du régime propriétaire est d'exclure le prolétariat de la solidarité bourgeoise, mais, en prenant conscience de cette situation d'exclusion, ils donnent à leur classe l'initiative de l'action politique.

La deuxième condition requise pour parvenir à la capacité politique, l'expression d'une *Idée* qui serait en contraste avec les théories des classes rivales, le prolétaire n'y parvient qu'imparfaitement.

Proudhon donne à ce terme *d'idée*, terme plurisignifiant, une interprétation socio-politique qu'il s'efforce de préciser par des exemples. Ainsi, lorsque la bourgeoisie imposa la grande Révolution, elle possédait une « *idée sociale* » correspondant à la conscience qu'elle avait d'elle-même, l'idée des *droits de l'homme*. Par cette idée, la nation était affirmée dans sa souveraineté, la royauté réduite à une fonction, la noblesse abolie, la religion ramenée à une opinion privée, la liberté économique postulée. En 1864, dans un Empire où la bourgeoisie a abandonné les garanties parlementaires à l'État, les classes bourgeoises n'ont plus ni pensée ni volonté. L'idée ouvrière s'affirme alors en face de ce vide idéologique. Comme toute idée de classe, elle n'est autre que la notion de sa propre constitution, l'expression de son existence sociale. Pour être adéquate au sujet, l'idée ne doit être en effet que la formulation de la classe elle-même dans sa réalité, dans sa constitution propre et son action.

Cette conception de l'*idée de classe* n'est aucunement exceptionnelle dans la pensée proudhonienne. En affirmant la réalité de l'Être social, Proudhon insistait sur les deux notions de force et de raison collective. L'être collectif est une force dont il a souligné qu'elle surmonte la somme des forces individuelles. Mais l'Être social est aussi, et simultanément, une idée, un principe ou une raison. Par ces définitions, Proudhon veut souligner que la pratique sociale ne peut se comprendre comme un simple résultat de forces physiques, et que les prises de conscience et les théories collectives forment un élément constitutif de la vie collective et de l'affirmation d'une classe. C'est en ce sens qu'il peut estimer, au vu des manifestations ouvrières comme le *Manifeste des Soixante*, que la classe ouvrière est parvenue, en 1864, à la conscience de soi et, d'autre part, au « dégageant » de l'*idée ouvrière*, c'est-à-dire, de la loi de son être.

Enfin, pour qu'une classe sociale s'affirme pleinement et politiquement, il lui reste à manifester plus fortement cette loi de son être et, comme il le dit dans *De la Capacité politique des classes ouvrières*, d'en déduire toutes *les conclusions pratiques*. En 1864, il ne semble pas, aux yeux de Proudhon, que ce lien entre la conscience et l'action, entre l'idée et la pratique, soit suffisamment élaboré et mis en œuvre, il reste le but à atteindre et l'idéal à réaliser.

Pierre Ansart

Renvois : Propriété, Peuple, Représentation, Révolution.